

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LES INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES DE LA SCYTHIE MINEURE

Sur le territoire de l'ancienne province de Scythie Mineure, l'actuelle Dobrogea, on a découvert jusqu'à présent environ 70 inscriptions chrétiennes antiques, dont plus de la moitié provient de Tomis (Constanța). Le reste est réparti entre les cités suivantes: *Callatis* (Mangalia), *Histria* (Istria, région de Constanța), *Axiopolis* (Hinog, Cernavoda), *Tropaeum Traiani* (Adamclisi, région de Constanța), *Ulmetum* (Pantelimonul de Sus, région de Constanța), *Dinogetia* (Bisericuța-Garvăn, région de Galați), *Salsovia* (Mahmudia, rayon Tulcea) et *Argamum* (Doljman, région de Constanța). La plupart de ces inscriptions sont conservées au Musée National des Antiquités de Bucarest, où elles ont été apportées à partir des dernières décades du siècle passé.

A quelques exceptions près, les inscriptions chrétiennes de Scythie Mineure ont été publiées par les historiens roumains Gr. G. Tocilescu¹, Vasile Pârvan² et D.M. Teodorescu³. V. Pârvan⁴, R. Netzhammer⁵, Em. Condurachi⁶ et R. Vulpe⁷ ont déjà tenté de les grouper. Dernièrement, nous avons publié nous-même quelques monuments inédits dans une étude en roumain, comprenant en annexe un recueil aussi complet que possible de toutes les inscriptions chrétiennes grecques et latines, trouvées jusqu'à présent en Dobrogea. Chaque inscription y est accompagnée d'une traduction en roumain, de la bibliographie, d'observations nouvelles et, le cas échéant, d'émendations aux textes proposés antérieurement⁸.

¹ Gr. Tocilescu, dans AEM, VI, 1882, VIII, 1884, XI, 1887, XIV, 1891, et XIX, 1891, *passim*; le même, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucarest, 1900, *passim*; le même, *Fouilles d'Axiopolis*, dans la «Revista pentru istorie, arheologie și filologie», V, 1903, IX, p. 271–275 et dans «Festschrift zu Otto Hirschfelds sechszigstem Geburtstag», Berlin, 1903, p. 357–359.

² V. Pârvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, Bucarest, 1911, p. 62–66; le même, *Cetatea Ulmetum*, I–II, dans ARMSI, II^e série, XXXIV et XXXVI, 1912, 1913, *passim*; *Zidul cetății Tomi*, *ibidem*, XXXVII, 1914–1915, p. 419–421; AA, 1915, col. 238, 240, 242, 251.

³ D. M. Teodorescu, *Monumente inedite din*

Tomi, dans BCMI, VII, 1914, VIII, 1915, *passim*.

⁴ V. Pârvan, *Contribuții epigrafice*, p. 62–66.

⁵ R. Netzhammer, *Die christlichen Altertümer der Dobrudscha*, Bukarest, 1918, *passim*; *Die altchristliche Kirchenprovinz Skythien (Tomis)*, dans «Strena Buliciana», Zagreb/Split, 1924, p. 409–412.

⁶ E. Condurachi, *Monumenti cristiani nell'Illirico*, dans ED, IX, 1940, p. 34–37, 112.

⁷ R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, dans le volume «La Dobroudja», Bucarest, 1938 p. 345–350 et *passim*.

⁸ I. Barnea, *Creștinismul în Scythia Minor după inscripții*, dans «Studii teologice», II^e série, VI, 1954, fasc. 1–2, p. 65–112 (avec 20 figures dans le texte).

La plupart des inscriptions chrétiennes de la Scythie Mineure ont été gravées dans la pierre calcaire ou sabloneuse de Dobrogea, selon ce que le lapicide avait sous la main. Pour certaines d'entre elles, on a employé le marbre de bonne qualité, importé du Proconèse ou de différentes régions de Grèce, tantôt

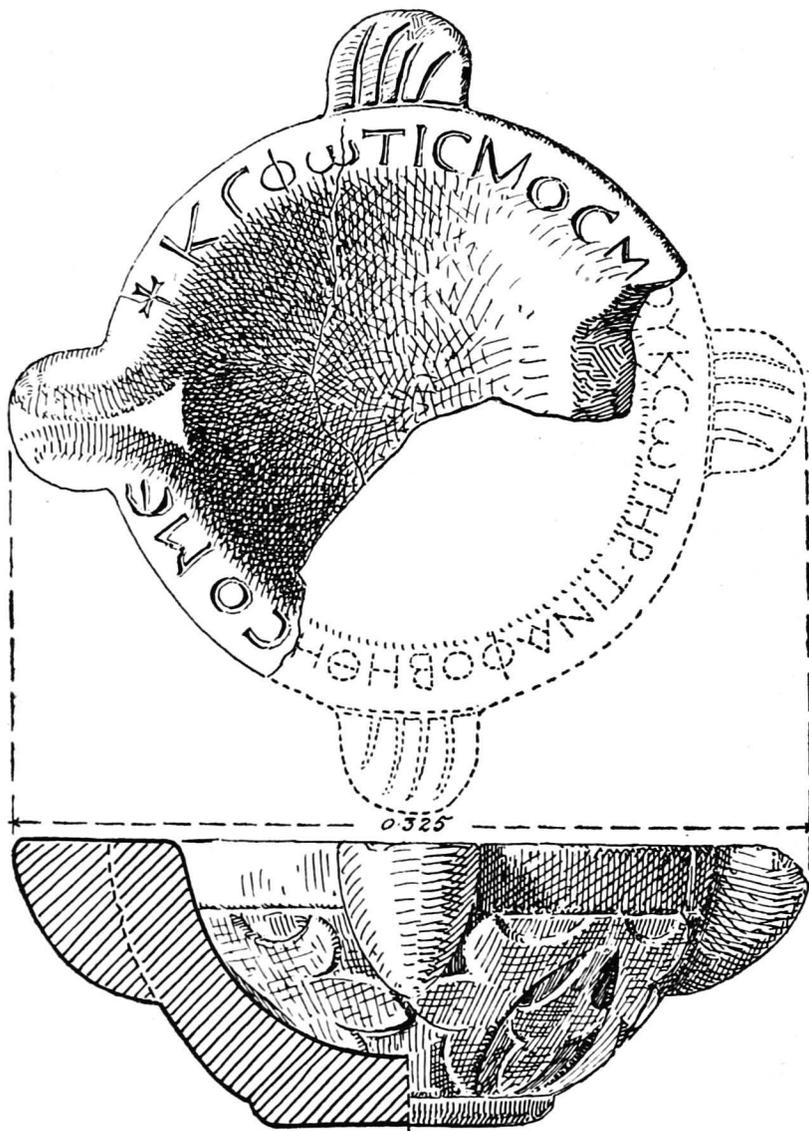


Fig. 1. — Tomis. Vase en marbre pour l'eau bénite (V^e–VI^e siècle).

à dessein pour ces inscriptions, tantôt pour des monuments païens plus anciens, que les chrétiens ont transformés en les utilisant pour leur propre usage (fig. 2; pl. I/4; pl. II/1).

L'aspect extérieur des pierres à inscriptions chrétiennes anciennes découvertes en Dobrogea est varié. Un grand nombre d'entre elles ressemblent à des blocs ou à des dalles qui rappellent les autels et les stèles funéraires païennes, bien qu'en général elles soient de dimensions plus réduites et moins régulières comme forme. La plus grande de toutes, haute de 2^m 25, est une dalle funéraire du V^e siècle de notre ère, réutilisée comme matériel de construction à l'époque de Justinien, pour le mur d'enceinte de la cité d'Ulmetum⁹. Un bloc de pierre d'environ 1^m 25 × 0^m 70 × 0^m 50 a été taillé en forme de table à deux grands

⁹ V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, I, p. 533–538; AA, 1915, col. 238, no 2.

pieds et employée pour servir aux agapes dans une chapelle funéraire de Tomis. Sur le rebord antérieur de ce monument d'un aspect unique, on a gravé une inscription grecque, accompagnée de la représentation symbolique d'un poisson¹⁰. Un autre bloc de pierre, de qualité inférieure et irrégulièrement taillé, sur lequel on distingue à peine les traces du monogramme du Christ et du reste d'une

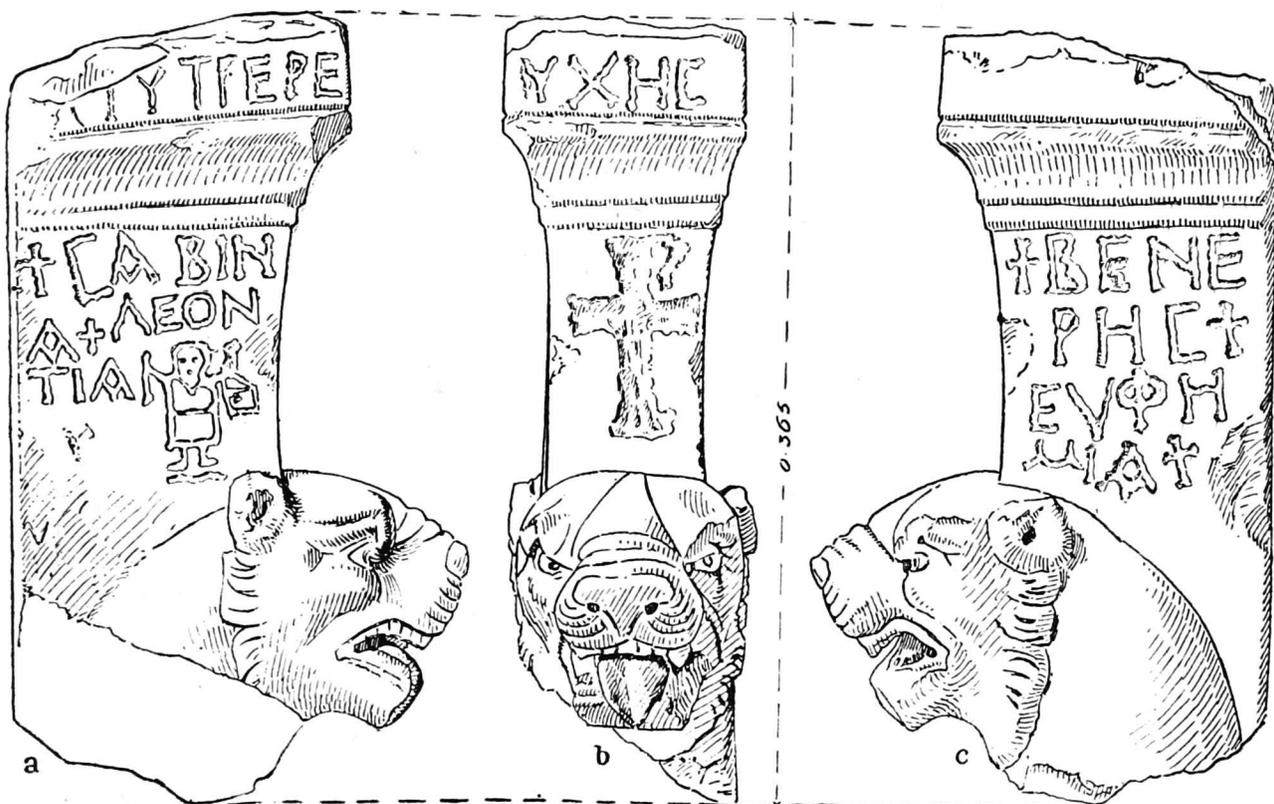


Fig. 2. — Tomis. Fragment de support en marbre du II^e siècle, à inscription chrétienne du V^e siècle.

inscription grecque, semble avoir été employé comme autel, fait démontré d'une part par la forme du monument et, par ailleurs, par le terme abrégé $\theta\upsilon\sigma[\iota\alpha\sigma\tau\acute{\eta}\rho\iota\omicron\nu]$, qui se lit au commencement de l'inscription¹¹. Le texte liturgique $\dagger \text{Κ}(\acute{\upsilon}\rho\iota\omicron)\varsigma \text{φ}\omega\tau\iota\sigma\mu\acute{\omicron}\varsigma \mu[\omicron\upsilon \kappa(\alpha\iota)] \text{Σ}\omega\tau\acute{\eta}\rho, \tau\acute{\iota}\nu\alpha \text{φ}\omicron\beta\eta\theta\acute{\eta}] \text{σο}\mu\epsilon$, inscrit sur le bord d'un petit vase en marbre, joliment sculpté, montre que celui-ci était employé pour l'eau bénite (fig. 1)¹². Sur un pied de table plus ancien (II^e siècle de notre ère), en marbre de bonne qualité, au milieu duquel apparaît une tête de lion, ont été grattées d'une manière rudimentaire, dans la période chrétienne ancienne, une croix monogrammatique, une inscription et la figure d'une orante (fig. 2; pl. I/4). Quelques blocs plus grands ou de petits morceaux de pierre ou de marbre ont été utilisés comme pièces architectoniques ou sculpturales, et portent en cette qualité des inscriptions chrétiennes appropriées à leur destination. Nous remarquerons, à cet égard, un petit fragment de sculpture inédit, provenant de Tomis, sur lequel se conserve encore le mot $\acute{\alpha}\rho\tau\omega$ (pl. II/3). D'après les caractères épigraphiques, il

¹⁰ R. Netzhammer, *Die christl. Altertümer d. Dobrudscha*, p. 84–87, fig. 16–17; R. Berliner, *Ein frühchristlicher Agapentisch aus Konstanz*, dans «Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher», II, 1921, p. 152 et suiv.

¹¹ Gr. Tocilescu, dans *AEM*, VIII, 1884, p. 15,

n^o 41; I. Barnea, *op. cit.*, p. 96, n^o 8.

¹² Cf. L. Jalabert — R. Mouterde, *Inscriptions grecques chrétiennes*, dans le «Dict. d'archéol. chrét. et de liturgie», VII, 1, Paris, 1926, col. 679; A. Ferrua, dans «*Epigraphica*», V–VI, fasc. 1–4, 1943–1944, p. 97.



Pl. I. — Inscriptions chrétiennes de Tomis (1, 2, 4–8) et d'Axiopolis (3).

appartient au VI^e siècle. Ce fragment d'inscription nous rappelle une inscription de l'église Saint Jean le Théologien d'Ephèse¹³. De trois pierres taillées en forme de croix, deux offraient les termes Φῶς-Ζωή, tandis que la troisième portait une inscription tombale usuelle (fig. 9). Un seul objet en pierre cal-



Fig. 3. — Pierres à inscriptions provenant du mur de la cité de Tomis (V^e—VI^e siècle).

caire, présentant une inscription grecque inintelligible dans son entier, semble avoir eu un usage domestique¹⁴.

Outre les inscriptions proprement dites, gravées sur pierre ou sur marbre, on connaît aussi en Dobrogea trois graffites dont l'un tracé à même une pierre du mur de la cité d'Axiopolis (v. infra, p. 285), tandis que les deux autres le sont sur le mortier de l'enceinte de la cité d'Ulmetum. Une place intermédiaire entre les inscriptions et les graffiti revient à l'inscription qui se trouve sur le pied de table mentionné ci-dessus (fig. 2).

Une partie des inscriptions est exécutée en relief à l'aide de moules spéciaux, appliqués sur plusieurs briques, sur quelques couvercles de vases et sur des lampes en terre cuite. Quelques inscriptions ont été gravées sur des briques ou sur des couvercles en terre cuite. Sur certains vases céramiques et surtout sur les amphores des V^e-VI^e siècles, il était d'usage de tracer en couleur rouge,

¹³ Le fragment se trouve dans la collection du Dr. H. Slobozianu à Bucarest. Cf. G. Sotiriou, 'Ο ναός 'Ιωάννου τοῦ θεολόγου ἐν Ἐφέσῳ, II, Athènes, 1924, (extrait de Ἀρχαιολ. Δελτίον, 1922), p. 156—158,

fig. 32—33; SEG, IV, 2, 1930, n° 552.

¹⁴ O. Tafrahi, *La cité pontique de Callatis*, dans AArch, I, 1927, p. 38, n° 7, fig. 37.

et moins souvent en couleur blanche, différentes formules d'invocation, la capacité du vase, etc.

Une inscription latine a été gravée sur la surface du précieux plat en vermeil de l'évêque Paternus de Tomis. Au dos du même plat est tracé au poinçonné une inscription en grec et les autorités byzantines y ont apposé quatre poinçons garantissant la qualité du matériel dont est travaillé l'objet¹⁵. Toujours comme une garantie, d'exactitude cette fois, a été poinçonné le nom du grand préfet de Constantinople, Gérontios, sur une balance en bronze découverte dans les fouilles archéologiques de Dinogetia¹⁶. Sur deux petites amulettes, provenant l'une de Tomis et l'autre de Dinogetia, ont été incisées de même des inscriptions en grec.

Le décor des monuments sur lesquels se trouvent les inscriptions chrétiennes de Scythie Mineure est, en général, assez sobre et assez pauvre par rapport aux inscriptions païennes de la même province. La cause en doit être attribuée d'une part à la situation matérielle de la plupart des adeptes de la nouvelle religion et à la période de moindre épanouissement artistique où ils se trouvaient et, d'autre part, à l'esprit même de la religion chrétienne.

La croix, symbole de la religion du Christ, pare le plus souvent les monuments à inscriptions chrétiennes de Scythie Mineure. Elle est parfois de dimensions réduites et se trouve au commencement du texte, moins souvent à la fin ou au milieu. D'autres fois, elle domine par ses dimensions le texte entier et se trouve soit au-dessus de l'inscription, soit au milieu. On n'a plus qu'un pas à franchir pour en arriver de la croix qui occupe la plus grande partie de la surface de certaines pierres funéraires (pl. I/6,8), à la croix funéraire habituelle que nous connaissons de nos jours, tandis qu'en Scythie Mineure nous ne la rencontrons qu'une seule fois, à Axiopolis (fig. 9). Nous ne croyons pas que la présence, justement dans cette province, à Tropaeum Trajani, de cette inscription gréco-latine unique dans l'épigraphie chrétienne: « La croix de la mort et de la résurrection »¹⁷, soit due à un simple hasard. Continuellement menacés par le danger extérieur, les habitants de notre province de frontière plaçaient leur dernier espoir dans la croix, dans laquelle ils voyaient un symbole de la victoire.

A Tomis, la corporation des bouchers qui refait, sur une étendue de 24 pieds, le mur de la cité, place le signe de la croix avant l'inscription gravée par eux sur un bloc de pierre¹⁸. D'autres habitants de la cité, parmi lesquels Alexandros et Bassos, procédaient de même manière à la même occasion (fig. 3/2)¹⁹. Le sens de la présence de la croix en cet endroit est indiqué par l'inscription officielle qui a dû être placée au-dessus d'une porte de la cité de Tomis, par suite de sa restauration au V^e-VI^e siècle, après avoir été dévastée par les « barbares »: *Κύριε ὁ Θεός, βοήθη πόλιν ἀνανεουμένη[ν] Ἀμῆν.* (fig. 3/1)²⁰. On rencontre

¹⁵ L. Matzulewitsch, *Byzantinische Antike. Studien auf Grund der Silbergefäße der Ermitage* (« Archäol. Mitteilungen aus russischen Sammlungen », t. VII), Berlin-Leipzig, 1929, p. 5, n° 6, p. 10, sq., pl. 26 et 27.

¹⁶ Gh. Ștefan, *O balanță romană din sec. VI e.n., descoperită în Dobrogea*, dans SCIV, I, 2, 1950, p. 152—162. Une reproduction de cet objet se trouve également dans: Théophile Sauciuc-Săveanu, *Nouvelles recherches et fouilles archéologiques en Roumanie*, BSH, XXVIII, 1, 1947, p. 22—152, fig. 13.

¹⁷ CIL, III, 14214, 18; R. Netzhammer, *op. cit.*, p. 210—211.

¹⁸ V. Pârvan, *Zidul cetății Tomi*, p. 419—421; R. Vulpe, *op. cit.*, fig. 71.

¹⁹ Gr. Tocilescu, dans AEM, VIII, 1884, p. 13, n° 33; V. Pârvan, *Zidul cetății Tomi*, p. 421—422. L'inscription doit être lue: + Πεδά [τοῦρα]... Ἀλέξ[α]νδρος... Βᾶσος.

²⁰ V. Pârvan, *Contribuții epigrafice...*, p. 63; R. Netzhammer, *op. cit.*, p. 73—74, fig. 11. Cf. pour des inscriptions semblables: H. Lietzmann—N. A.

une inscription semblable au Sud de la Scythie Mineure, à Marcianopolis : « *et virtus hominum defendat moenia muros, sed Dominus mundi custodiat hostia portae* »²¹.

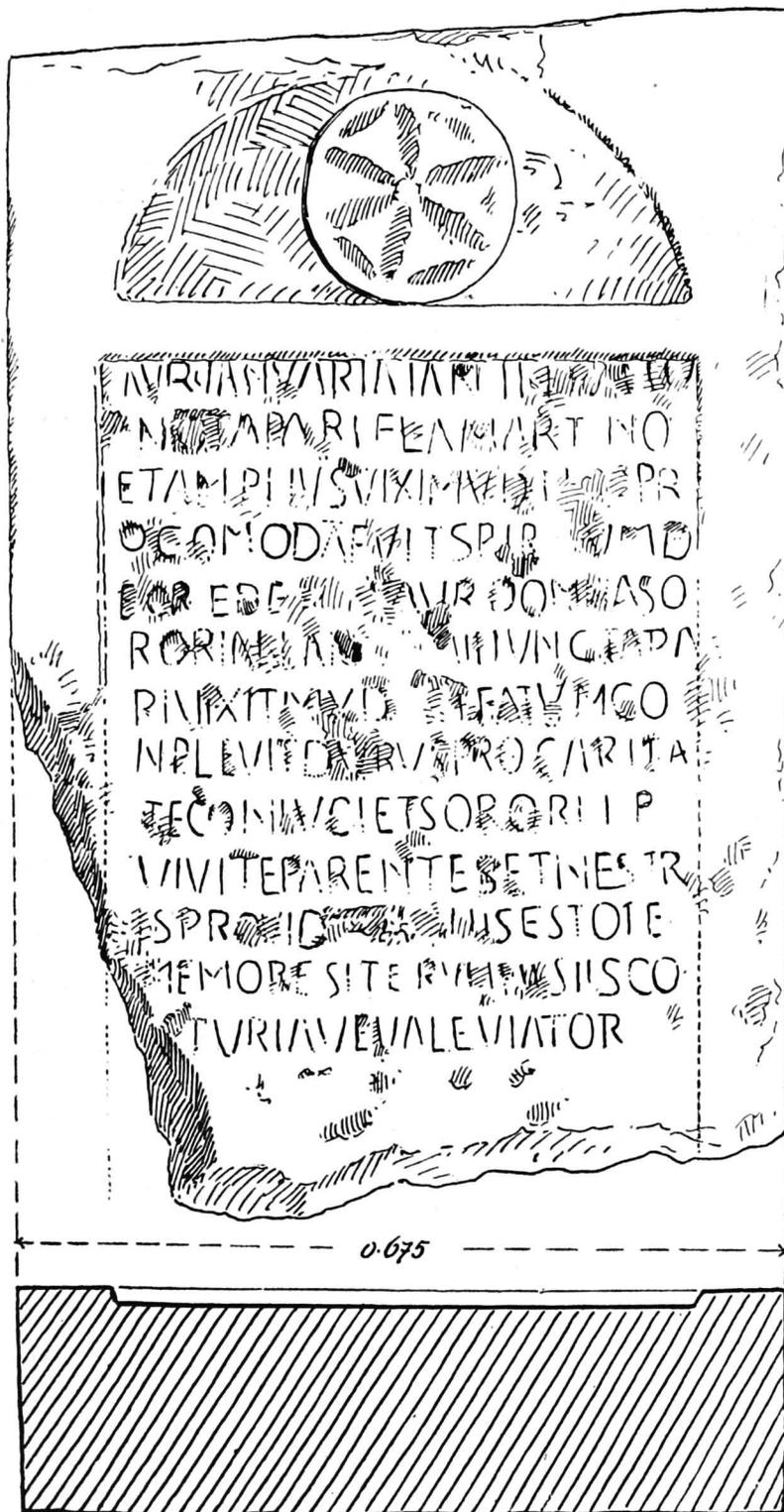


Fig. 4. — Tomis. Stèle du tombeau des sœurs Aurelia Ianuaria et Aurelia Domna (IVe siècle).

Le même sens doit être attribué à la pierre commémorative encadrée par un

Bees—G. Sotiriou, *Corpus der griechisch-christl. Inschriften von Hellas*, Athènes, 1941, p. 9; SEG, VII, Leyden, 1934, n° 1121; Gyula Moravcsik, *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvol-*

ker (« Byzantino-turcica », I), Budapest, 1942, p. 165.

²¹ K. Škorpil — E. Bormann, dans AEM, XVII, 1894, p. 208, n° 99; CIL, III, 14213, 1.

détachement de lanciers dans le mur de la cité d'Ulmetum et dont le texte est dominé par une grande croix monogrammatique, flanquée des lettres A et Ω²². Sur les côtés de deux croix en marbre, trouvées très probablement à Tomis, ont été sculptés en forme de croix, comme d'habitude, les termes Φ ὤς-Zωή, qui symbolisent aussi le Christ. De cette manière, le caractère « apotropaïque » des croix est souligné une fois de plus par cette inscription typique pour amulettes²³. De part et d'autre d'une croix sculptée sur un fragment de marbre trouvé à Tomis, apparaît le terme d'origine hébraïque « Ἐνμανουήλ » avec sa traduction grecque « Μεδ' ἱμῶν ὁ θεός »²⁴, autre inscription apotropaïque également fréquente sur les amulettes et qui est presque obligatoire sur les petits objets apportés par les pèlerins à Jérusalem²⁵.

A la place de la croix, et parfois à côté d'elle, sur certains monuments épigraphiques de la Scythie Mineure se trouve la croix monogrammatique (fig. 2/b). Sur d'autres monuments, on rencontre les monogrammes de Jésus-Christ formés par les lettres grecques Ι—Χ (pl. II/1) et Χ—Ρ, ce dernier (le monogramme chi-rhô ou le chrisme) flanqué dans un seul cas aussi par les lettres A et Ω²⁶. Habituellement, chacun des deux monogrammes du Christ est renfermé dans un cercle qui remplace la couronne, d'une exécution plus difficile et qui symbolise le triomphe du Christ sur la mort. De telles représentations sont préférées sur les monuments épigraphiques funéraires²⁷. Entre toutes, il faut rappeler tout particulièrement la pierre tombale de la jeune Torpilla dont le texte, vraiment lapidaire, est relégué dans l'ombre par le monogramme du Christ encerclé par une couronne²⁸.

Outre les monuments épigraphiques, la croix monogrammatique et le monogramme chi-rhô étaient souvent imprimés sur différents objets céramiques des IV^e-VI^e siècles, surtout sur la surface intérieure de certaines assiettes²⁹ et sur le disque des lampes³⁰. Sur une lampe en terre cuite, découverte à Tomis, se trouve, à la place du monogramme, l'image du Christ, entourée de l'inscription *Pacem meam do vobis* et des bustes des douze apôtres³¹. Cette représentation iconographique est la plus ancienne trouvée sur le territoire de notre pays et, en même temps, elle est, semble-t-il, unique pour ce genre d'objets.

Certaines représentations symboliques, caractéristiques de l'art paléochrétien, se trouvent aussi sur quelques monuments épigraphiques de Scythie Mineure.

²² V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, II, 2, *op. cit.*, p. 379—384, fig. 23 et pl. VII, 1.

²³ A. Grabar, *Martyrium. Recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*, t. II: *Iconographie*. Paris, 1946, p. 304.

²⁴ Gr. Tocilescu, dans *AEM*, VIII, 1884, p. 19, n° 58; R. Netzhammer, *op. cit.*, p. 92—93. Le complètement de l'inscription nous appartient.

²⁵ A. Grabar, *op. cit.*, p. 174—175, 186, 281—282. Cf. C. Cecchelli, *Note iconografiche su alcune ampolle Bobbiesi*, dans la « *Rivista di archeologia cristiana* », IV, 1—2, 1927, p. 120, d; W.F. Volbach, *La croce. Lo sviluppo nell'oreficeria sacra* (« *Guida del Museo Sacro* », II), Città del Vaticano, 1938, p. 6—7, fig. 3; V. Ivanova, « *Godišnik—Sofia* », VI, 1932—1934, p. 315—321.

²⁶ R. Netzhammer, *op. cit.*, fig. 25, 26, 31; R. Vulpe, *op. cit.*, fig. 76, 77; L. Matzulewitsch, *op. cit.*, pl. 26.

Cf. A. Frantz, *The provenance of the open rho in the christian monograms*, dans *AJA*, 33, 1929, p. 16—25; rec. E. W(eigand), dans *BZ*, 31, 1931, p. 222.

²⁷ Karl Baus, *Der Kranz in Antike und Christentum*, Bonn, 1940, p. 215—216.

²⁸ Gr. Tocilescu, *op. cit.*, XI, 1887, p. 61, n° 121; R. Netzhammer, *op. cit.*, p. 99—100, n° 8, fig. 26; R. Vulpe, *op. cit.*, fig. 76.

²⁹ Gh. Ștefan, *Anciens vestiges chrétiens à Dinogetia-Bisericuța*, dans « *Dacia* », XI—XII, 1945—1947, p. 305—306.

³⁰ I. D. Ștefănescu, *Monuments d'art chrétien trouvés en Roumanie*, dans « *Byzantion* », VI, 2, Bruxelles, 1931, p. 573, fig. 1; Gh. Ștefan et collaborateurs, *Șantierul arheologic Gârvań (Dinogetia)*, dans *SCIV*, V, 1—2, 1954, p. 164, fig. 4.

³¹ I. D. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 571—572.

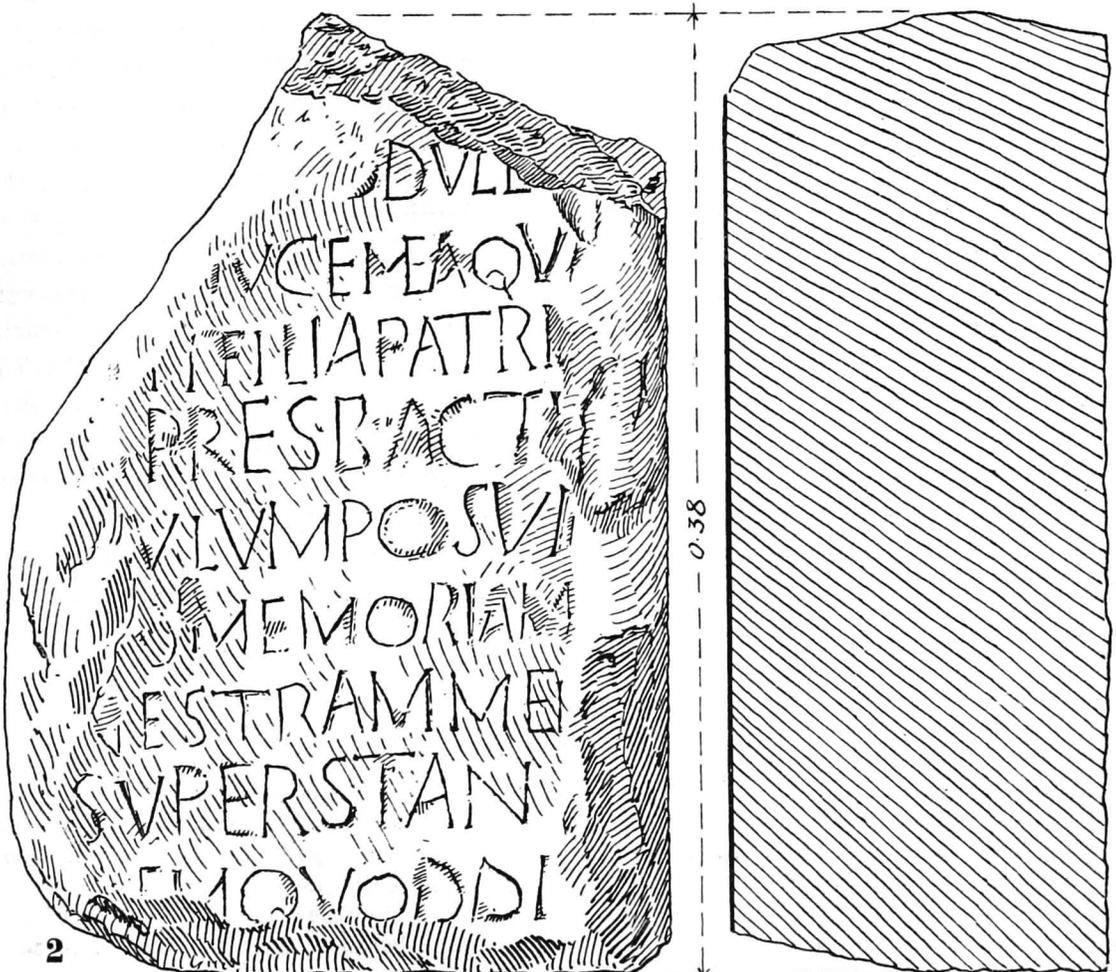
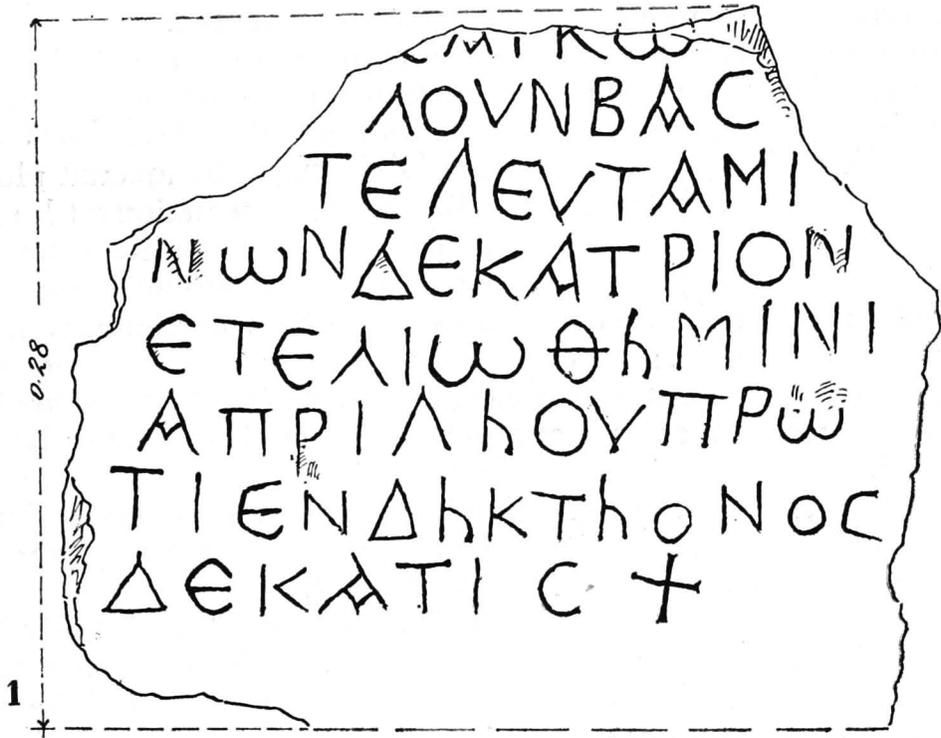


Fig. 5. — Tomis. Inscriptions funéraires chrétiennes

On peut citer, entre autres, l'orante, le poisson, la colombe et la palme, qui tous se rencontrent sur des monuments à caractère funéraire.

L'orante se trouve sur le pied de table déjà mentionné (p. 265, fig. 2). Sa présence nous fait supposer que le monument a été transformé pour servir de pierre tombale aux quatre personnages féminins qui y sont mentionnées: $\Sigma\alpha\beta\acute{\iota}\nu\alpha$ + $\Lambda\epsilon\omicron\nu\tau\acute{\iota}\alpha$ + Βενέρης + Εὐφημία , quoique la formule $\Upsilon\pi\epsilon\rho\ \epsilonὐ\chi\eta\varsigma$ indiquerait plutôt le caractère votif de l'inscription³² (fig. 2; pl. I/4). Cette représentation est la seule d'orante paléochrétienne découverte jusqu'à présent sur le territoire roumain. Dans la main droite elle semble porter une torche ou un flambeau, tandis que la main gauche tient un *thuribulum* esquissé d'une manière rudimentaire. La figure rappelle en partie l'image d'une esclave représentée sur une peinture du mausolée payen de Durostorum-Silistra (IV^e siècle de notre ère)³³. Il est moins probable que l'objet de la main gauche puisse représenter un poisson ou une lampe en forme de poisson³⁴.

Le poisson, le plus ancien et le plus important des symboles de l'art paléochrétien, est représenté une seule fois, à la fin de l'inscription placée par Dinias-Emmanuel pour le « bienheureux Timothée »³⁵.

La colombe figure sur deux stèles funéraires de Tomis³⁶, symbolisant très probablement les âmes des défunts (pl. I/1). Ce fait résulte surtout de la présence de deux colombes sur une stèle funéraire érigée par un certain Markellos à la mémoire de ses parents Orentes et Markella.

La palme apparaît à la fin de l'inscription que porte la pierre tombale d'un marchand de vin d'Alexandrie³⁷. Sous le texte de cette inscription on voit aussi le pentagramme ou le pentalpha, le fameux symbole antique des pythagoriciens. On sait que ce signe a passé aussi dans l'art chrétien, étant employé surtout par les gnostiques et persistant en tant que signe apotropaïque jusqu'à nos jours³⁸.

Parmi les motifs décoratifs spécifiques à l'art funéraire payen, se trouve aussi la rosette³⁹, sur une stèle funéraire de Tomis (fig. 4), tandis qu'apparaît sur une grande stèle d'Ulmetum⁴⁰ une imitation peu réussie du motif de la couronne à rosette centrale. La vigne, surgissant d'un pot placé à la base, sur les rebords d'une autre stèle funéraire d'Ulmetum⁴¹, n'appartient pas à l'inscription chrétienne, mais bien à l'inscription païenne, martelée pour faire place à l'inscription chrétienne.

Au point de vue technique, on detient des indications dont il résulte que certaines pierres tombales étaient ornées à l'avance de sculptures par un artisan, et achetées toutes faites. Par la suite, sur l'espace poli, destiné à l'inscription, un autre artisan, sinon le même, gravait la légende funéraire⁴². Dans un autre cas, les choses se sont passées à rebours: on a d'abord écrit le texte grec de l'inscription, en laissant libre au milieu un espace cruciforme, de la hauteur et de la largeur du

³² L. Jalabert-R. Mouterde, *op. cit.*, col. 689.

³³ Antonio Frova, *La pittura romana in Bulgaria*, Rome, 1943, fig. 2.

³⁴ I. Barnea, *op. cit.*, p. 70-72.

³⁵ V. plus haut, note 10.

³⁶ Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches...*, p. 227, n° 58; V. Pârvan, *Contribuții epigrafice...*, p. 63 et errata; R. Netzhammer, *op. cit.*, p. 97-99, fig. 24-25; R. Vulpe, *op. cit.*, fig. 77.

³⁷ D. M. Teodorescu, dans le BCMI, VII, 1914, p. 188-190, n° 17, fig. 23-24.

³⁸ P. Perdrizet, *Negotium perambulans in tenebris*.

Etudes de démonologie greco-orientale (Publ. de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Strasbourg), 1922, p. 35-38; Fr. J. Dölger, *Antike und Christentum*, I, 1 Münster in Westfalen, 1929, p. 47-53.

³⁹ CIL, III, 7584; R. Netzhammer, *op. cit.*, p. 110-112, fig. 34; E. Diehl, *Inscr. lat. christ. veteres*, II, 3, Berlin, 1926, n° 3314.

⁴⁰ V. plus haut, note 9.

⁴¹ V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, I, p. 545-547, pl. X/1.

⁴² *Ibidem*, p. 534.

texte. La croix qui devait être sculptée à cet endroit, n'a été qu'esquissée à l'aide d'une pointe aiguë (pl. I/6). Deux blocs parallélépipédiques du même matériel et à peu près de même grandeur, portent des inscriptions funéraires très ressemblantes entre elles en ce qui concerne le mode de rédaction et le ductus des lettres (pl. I/7-8). Nous les croyons toutes les deux l'œuvre du même lapicide. Pareille constatation mène plus loin, à savoir à la supposition que le nom de Phocas, mentionné dans chacune de ces deux inscriptions, se rapporte au même personnage (v. plus bas, p. 284).

Quant à leur contenu, quelques inscriptions de la Scythie Mineure reproduisent des textes bibliques dont les uns sont devenus d'usage liturgique, se trouvant d'habitude sur des objets destinés au culte (fig. 1). D'autres consistent en invocations pieuses ou en acclamations religieuses (fig. 3/1). Quelques unes sont de courts textes, inscrits sur un objet sacré ou consacré à des membres du clergé⁴³. Un nombre un peu plus important d'inscriptions, quoique ayant un caractère profane en raison des monuments sur lesquels elles se trouvent — quelques unes sont officielles, tandis que d'autres sont d'usage ménager — sont tout de même accompagnées en général du signe de la croix ou d'un monogramme chrétien⁴⁴. Une seule inscription, celle gravée sur l'amulette de Dinogetia (v. plus bas, p. 277), contient des formules magiques. Plus de la moitié des inscriptions chrétiennes découvertes jusqu'à présent en Dobrogea ont cependant un caractère funéraire, presque toutes étant sculptées sur des blocs ou sur des dalles de marbre qui étaient soit placées verticalement au chevet des tombes, soit fixées dans les murs des constructions plus grandes, de même caractère.

La langue des trois quarts des inscriptions chrétiennes de la Scythie Mineure est le grec. Deux d'entre elles sont gréco-latines⁴⁵; le reste est en latin et l'une, probablement slavo-grecque (v. plus bas, p. 285). Une seule d'entre toutes (pl. I/1) est écrite en vers, imitant non seulement à cet égard, mais aussi sous l'aspect du formulaire, des inscriptions païennes plus anciennes⁴⁶. Tant le grec que le latin de nos inscriptions présentent des particularités qui réclament une étude à part. Bien des anorthographies apparentes constituent une preuve évidente de l'évolution de la langue, dans la période tardive et dans la province située aux confins



Fig. 6. — Axiopolis. Inscription aux noms des martyrs Cyrille, Kyndéas et Taseios (Dasius).

⁴³ V. plus haut les notes 10, 11, 15.

⁴⁴ V. plus haut les notes 14, 16, 18, 19, 20, 22.

⁴⁵ CIL, III, 7582; E. Diehl, *op. cit.*, I, 4, Berlin, 1924, n° 1610; CIL, III, 14214, 18; E. Diehl, *op. cit.*, II, 3, Berlin, 1926, n° 3465.

⁴⁶ Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, p. 227,

n° 58; R. Netzhammer, *op. cit.*, p. 96–97, fig. 24. Cf. W. Peek, *Griechische Epigramme*, III, dans *Athen Mitt.*, 66, 1941, p. 75. Nous complétons comme suit les lignes 4–5 de cette inscription: μείνας, [ὁ Δεσ]-
πότης ἡμ[ων]...

de l'empire byzantin où vivaient ceux qui nous ont laissé ces précieux documents⁴⁷.

La date des inscriptions chrétiennes de Scythie Mineure peut être fixée avec approximation en fonction du contenu, des caractères épigraphiques et de leur décor. Le nom de l'empereur Anastase (491—518) rencontré sur un grand nombre de briques d'Histria⁴⁸ et de Dinogetia⁴⁹, celui de l'empereur Justinien (527—565) supposé sur une architrave de Callatis⁵⁰, ou du préfet de Constantinople, Gérontios, existant sur la balance de Dinogetia⁵¹, ou encore celui de l'évêque Paternus sur le plat en vermeil de Tomis⁵², constituent des indices plus précis, permettant de dater les inscriptions respectives. Une seule inscription, celle d'un enfant mort en bas âge, Colounbas de Tomis, inédite jusqu'ici (fig. 5/1), contient comme élément chronologique la mention de l'indiction. Cependant elle ne peut pas être datée avec précision, à cause de l'absence de toute autre indication montrant à partir de quelle date on doit calculer l'indiction. D'après les caractères épigraphiques, l'inscription date du VI^e siècle⁵³. Toutes les autres inscriptions s'échelonnent à partir de la fin du III^e siècle et finissent à la fin du VI^e siècle de notre ère. D'une manière tout à fait exceptionnelle, deux inscriptions d'Axiopolis (v. plus bas, p. 284—285) dépassent cette période et remontent probablement aux IX^e-X^e siècles⁵⁴.

D'après les monuments épigraphiques que nous connaissons jusqu'à présent, le plus ancien témoignage de la présence du christianisme en Scythie Mineure semble être celui attesté par deux inscriptions non-chrétiennes. L'une, grecque, a été trouvée à Tomis, et l'autre, latine, à Salsovia; elles se trouvent à présent toutes les deux dans les collections du Musée National des Antiquités de Bucarest. Dans la belle inscription en vers de Tomis, datée de la première moitié du III^e siècle de notre ère, il s'agit d'un certain Hylas, mort à la suite d'une maladie grave, après avoir enterré son fils bien-aimé, Hermogène. Près de lui a été enterrée par la suite aussi sa fille, Panthéra, tandis que sa femme, Matrona, a changé de religion (Ματρώνας γομετῆς δόξαν ἀμειψαμένης) et a dû être, par conséquent, enterrée ailleurs. D'après l'interprétation de D. Russo, le terme δόξα doit être pris ici dans le sens de *croyance, religion*, et celle-ci ne peut être autre que la religion chrétienne, la seule qui aurait pu accuser en Scythie Mineure à cette époque une différence entre les membres d'une même famille — bien plus, entre époux — afin qu'ils soient enterrés ailleurs, à leur grand regret, ainsi qu'il semble résulter de la lecture de l'inscription⁵⁵.

⁴⁷ Par ex. : ἀπό Κοσταντιαῖας, παρατίθεται Εὐφράσιν, Παρφύρις, γενάμενος, καταλίπει, μινῶν δεκατριον, ἐνδηκτηῆνος δεκάτις, ὅπου κῆντε, κατάκιτε, κατὰκιντε, οἱ γονῆς, χέρε παροδίτα, χέρεστε παροδίτε, etc.; *ec* (haec), *abuit* (habuit) *septe* (septem) — tous ces trois mots dans la même inscription: CIL, III, 7582; *hec mimoriae pro comoda fuit spiritum Deo redere, mortuus est in domum suam*, etc.

⁴⁸ V. Pârvan, *Histria* IV, dans ARMSI, XXXVIII, 1915—1916, p. 701, 702, n° 61; AA, 1915, col. 268; *Fouilles d'Histria*, dans «Dacia», II, 1925, p. 248, n° 45.

⁴⁹ SCIV, II, 1951, p. 53, fig. 21; III, 1952, p. 393—394, fig. 29; V, 1—2, 1954, p. 168, fig. 7.

⁵⁰ V. Bechevliev, *Notes épigraphiques*, dans «Go-dišnik-Plovdiv», II, 1950, p. 63, n° 4.

⁵¹ V. plus haut, note 16.

⁵² L. Matzulewitsch, *op. cit.*; I. Barnea, *Discul*

episcopului Paternus (extr. de l'«*Analecta*», II), Bucarest, 1944, p. 1—15; N. Fettich, *Archäologische Studien zur Geschichte der späthunnischen Metallkunst*, Arch Hung, Budapest, XXXI, 1951, p. 135, 179, 188.

⁵³ L'inscription a été lue par nous de la manière suivante: ... Κωλούνβας τελευτᾷ μινῶν δεκατριον. Ἐτελιώθη μινὶ Ἀπριλῆου πρώτι, ἐνδηκτηῆνος δεκάτις+.

⁵⁴ Nous apprenons par une note publiée par Stancho Stantcheff dans «*Slavia Antiqua*», Poznan, II, 2, 1949/50, p. 529, que W. Bechevliev date l'une de ces inscriptions («*Woislav*») du VI^e siècle, et l'autre («*Ratouslava*») du XIII^e siècle.

⁵⁵ D. Russo, *Inscription grecque de Tomis*, dans «*Istros*», I, 2, 1934, p. 175—178. Cf. G. Kittel, *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, Stuttgart, II, 1935, p. 236—256.



1



2



3

Pl. II. — Tomis. Inscriptions des V^e—VI^e siècles.

L'inscription de Salsovia, publiée au début de notre siècle⁵⁶, a été encastrée en 322, à la base d'un *simulacrum*, relief ou statue érigé en l'honneur du « saint

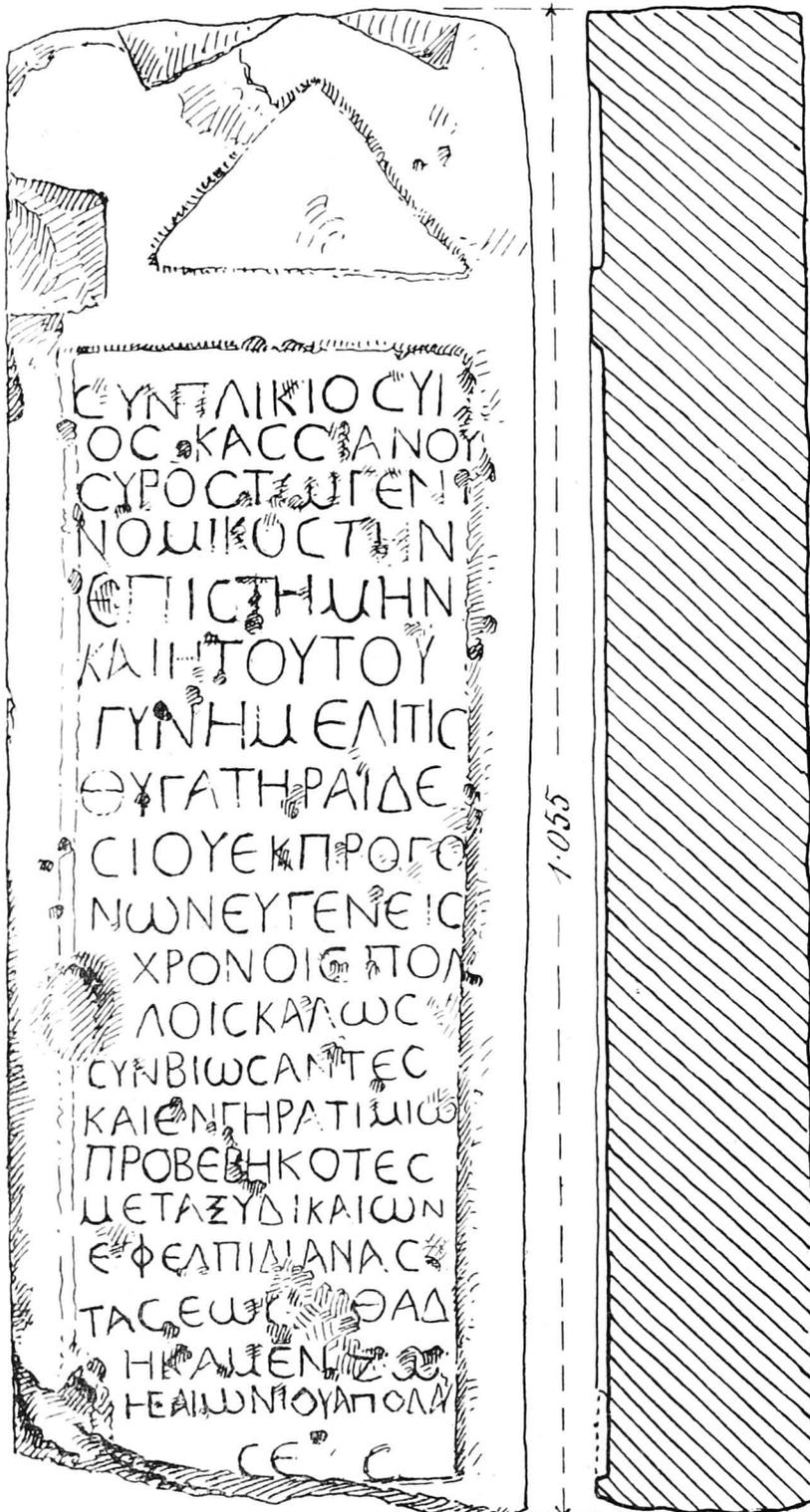


Fig. 7 — Callatis. Pierre tombale du syrien Symplicius et de sa femme Melitis (IV^e—V^e siècle).

dieu Soleil ». Elle nous informe que, par ordre de l'auguste Licinius et de son fils, le César Licinianus Licinius, le commandant et le détachement de soldats qui se trouvait au camp de Salsovia, devaient, chaque année, le 18 novembre, prier

⁵⁶ C. Moisil, dans « Convorbiri Literare », XXXIX, 1905, p. 563 sq.

le saint dieu Soleil, en lui offrant de l'encens, des cierges et des libations. Suivant l'avis de V. Pârvan⁵⁷, nous nous trouvons là en présence d'un document rare ou même unique, concernant le caractère officiel que Licinius accordait au culte du soleil, justement pour porter atteinte à la religion chrétienne que favorisait Constantin le Grand, son rival.

Outre ces deux témoignages indirects de la présence du christianisme en Scythie Mineure dans sa phase de religion persécutée par les autorités, deux autres menus objets semblent constituer la preuve de l'existence de certains crypto-chrétiens à Dinogetia et à Tomis, aux III^e-IV^e siècles de notre ère.

Le premier est une *gemma abraxea*, découverte en 1939 à Dinogetia. Sur l'une des deux facettes de ce petit objet se trouve une figure à tête d'oiseau, corps humain et pieds de dragon. Dans la main droite, elle tient un fouet, et dans la main gauche, un bouclier. On ne peut former aucun mot connu avec les lettres grecques inscrites sur cette gemme. Il est clair toutefois que nous nous trouvons en présence d'un petit objet de parure, plus précisément d'un talisman apotropaïque, portant des mots magiques. Tant sur la gemme de Dinogetia que sur d'autres, on peut distinguer l'influence de l'Apocalypse avec ses visions de différents animaux fantastiques. On croit que le terme même de ΙΑΩ, inscrit sur notre gemme, a son origine dans le texte de l'Apocalypse « Je suis l'Alpha et l'Omega » (I, 8). L'objet a été découvert dans une tour de l'enceinte de la cité de Dinogetia et a été daté du III^e siècle⁵⁸. A notre avis, il peut être attribué au plus tôt à la fin de ce siècle et au début du IV^e siècle. La *gemma abraxea* de Dinogetia a pu appartenir à quelque soldat romain issu du milieu grec chrétien de la Syrie ou de l'Égypte, sans qu'on puisse préciser si c'était ou non un gnostique⁵⁹.

Le second objet, à coup sûr chrétien, est une cornaline bien connue, trouvée dans la seconde moitié du siècle passé à Constanța et conservée au British Museum⁶⁰. Le terme ΙΧΘΥΣ qui se trouve sur ce petit monument a déterminé certains spécialistes à l'attribuer au II^e siècle de notre ère. Mais la représentation du Christ en croix ainsi que nous le voyons ici, flanqué des figures des douze apôtres, s'oppose à cette date. C'est un fait acquis que ce thème iconographique a été évité par les chrétiens au moins jusqu'aux IV^e-V^e siècles. Cependant, étant donné qu'il s'agit là d'un petit objet d'usage particulier, on peut admettre une date plus ancienne pour la représentation de la cornaline de Tomis, mais en tout cas pas trop éloignée des premières scènes de la Crucifixion, datées avec précision, qui apparaissent en Orient⁶¹ d'où provient, très probablement, aussi cette cornaline.

Après que les cruelles persécutions de Dioclétien et de Licinius eussent cessé, le nombre des chrétiens et de leurs monuments augmente considérablement en Scythie Mineure. La nouvelle situation se reflète aussi dans l'aspect nettement

⁵⁷ V. Pârvan, *Salsovia*, Bucarest, 1906, p. 27 — 28; R. Netzhammer, *op. cit.*, p. 19 — 21, fig. 2 (dessin de l'inscription dans laquelle apparaît d'une manière erronée Soli, au lieu de Solis).

⁵⁸ Gh. Ștefan, *Dinogetia*, I, dans « Dacia », VII — VIII, 1937 — 1940, p. 419 — 421.

⁵⁹ Mirko Šeper, *Antikne geme-amuleti*, Zagreb, 1941, p. 48 — 49, préfère pour ces menus objets le nom de « gemmes amulettes » et ne les envisage pas comme « un produit du gnosticisme », mais comme une création influencée, d'une part, par la mythologie

égyptienne et grecque, et d'autre part, par l'Apocalypse.

⁶⁰ Cecil Smith, *The Crucifixion on a greek gem*, dans BSA, III, 1896 — 1897, p. 201 — 206; O. Dalton, *British Museum: A guide to the early christian and byzantine antiquities*, 2, Oxford, 1921, p. 88 — 91; E. Condurachi, *op. cit.*, p. 112 — 113, fig. 75.

⁶¹ G. de Jerphanion, *La voix des monuments*, I, Paris-Bruxelles, 1930, p. 152; A. Grabar, *op. cit.*, p. 185 — 186; L. H. Grondijs, *L'iconographie byzantine du Crucifié mort sur la croix*, 2 (« Bibliotheca Byzantina Bruxellensis », I), Utrecht, 1948, p. 169.

chrétien et monumental des vestiges de cette époque. A Axiopolis, à l'endroit où se trouvaient les tombeaux des martyrs locaux Cyrille, Kyndéas et Tasius (Dasius), on a érigé un *martyrium* autour duquel s'était établi un cimetière chrétien qui a duré plusieurs siècles, preuve de la continuité de la vie dans cette localité. Une des plus anciennes et en même temps des plus importantes inscriptions chrétiennes non seulement d'Axiopolis, mais de toute la Dobrogea (fig. 6), mentionne, semble-t-il, l'enterrement d'un certain Euphrasius auprès des trois

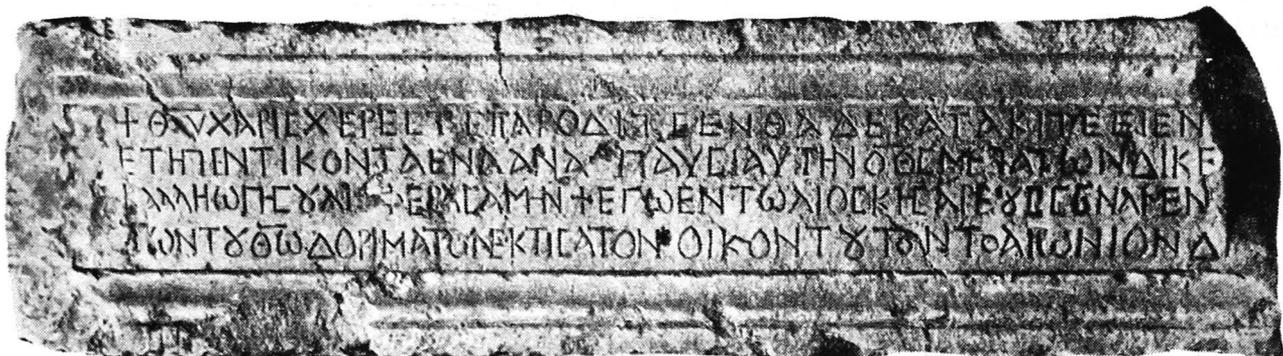


Fig. 8. — Tomis. Inscription funéraire du Ve siècle.

martyrs: Κυρίλλω, Κυνδαία, Τασείω παρατίθωμαι Εὐφράσιον⁶². Outre la confirmation par l'archéologie, de l'information des sources littéraires relatives à l'existence de ces martyrs chrétiens à Axiopolis, l'inscription semble indiquer que le martyr bien connu Dasius de Durostorum a subi la mort des martyrs à Axiopolis, d'où ses reliques ont été transportées plus tard à Durostorum et ensuite à Ancône, en Italie. L'absence du signe de la croix sur cette inscription incontestablement chrétienne⁶³ et les caractères épigraphiques constituent, nous le croyons, un indice sérieux pour la dater des premières décades du IV^e siècle.

A Tomis, un certain Dinias consacre un autel au « bienheureux Timothéos » peut-être même un évêque qui l'avait récemment baptisé, lui changeant son nom en celui d'Emmanuel: Τῷ μακαρίῳ [Τ]ιμοθέῳ παρὰ Δινίου νεοφωτίστου Ἐμμανουήλ⁶⁴. Pour l'inscription tombale d'un autre néophyte (νεόφυτος) du nom d'Alexandre, on a employé un morceau de marbre, brisé, provenant d'un couvercle de sarcophage plus ancien⁶⁵. Le qualificatif de « néophyte » que tenaient à mentionner les nouveaux chrétiens, indique qu'ils vivaient à une époque où il y avait en Scythie Mineure des chrétiens de vieille date, mais qu'il y avait aussi, par ailleurs, assez d'autres gens qui n'avaient pas encore embrassé le christianisme dont ils cherchaient à se différencier par ce néologisme spécifique aux IV^e-V^e siècles⁶⁶.

Les chrétiens sont désignés par le terme de *χρηστιανοί* (sic), ainsi que l'indique une inscription du IV^e ou V^e siècle de Tomis⁶⁷, ou par celui de *πιστοί*,

⁶² I. Barnea, *O inscripție creștină de la Axiopolis*, dans « Studii teologice », VI, 1954, p. 219–228; V. Laurent, dans BZ, 48, 1955, p. 220. V. Laurent, *op. cit.*, émet deux hypothèses, à savoir que la forme ΕΥΦΡΑΣΙΝ est soit le résultat d'une bévue du lapicide (pour Εὐφράσιον), soit une forme populaire syncopée. Nous préférons adopter cette seconde interprétation que confirme du reste une mosaïque découverte dernièrement à Constantinople, où se lit le nom ΕΥΦΡΑΣΙΣ et qui remonte au IV^e siècle. Cf.

H.E. Del Medico, *A propos d'une mosaïque découverte à Istanboul*, dans « Byzantinoslavica », XVI, 2, Prague, 1955, p. 255–260, fig. 1.

⁶³ Cf. A. Grabar, *op. cit.*, p. 275 sq.

⁶⁴ V. plus haut, note 10.

⁶⁵ D.M. Teodorescu, *op. cit.*, p. 192, n° 10.

⁶⁶ P.L. Zovato, dans « Epigraphica », VIII, 1946, fasc. 1–4, Milan, 1948, p. 85.

⁶⁷ Θυσ[ιαστήριον] χρηστι[αν]ῶν, Κύ[ριε . . .] Gr. Tocilescu, AEM, VIII, 1884, p. 15, n° 41.

comme c'est le cas de deux jeunes gens, mentionnés dans la grande inscription d'Ulmetum⁶⁸. Une épithète utilisée par les deux inscriptions funéraires, l'une d'Axiopolis (fig. 9) et l'autre de Salsovia, inédite jusqu'à présent⁶⁹, c'est l'expression d'origine sémithe δούλος τοῦ Θεοῦ et δούλος Χριστοῦ⁷⁰.

A propos des inscriptions funéraires de la Scythie Mineure, qui sont les plus nombreuses, on remarque que plusieurs contiennent le formulaire chrétien qui imite, dès le début, le formulaire païen par l'emploi des expressions: 'Ενθάδε κεῖται ou κατὰκειται et "Ενθα κῆτε ou "Ενθα κατὰκιντε. On ne rencontre jamais la formule 'Ενθάδε κοιμᾶται, plus appropriée à l'esprit de la nouvelle religion, ni le terme κοιμητήριον, fréquent, par exemple, dans les inscriptions du Péloponnèse et de l'Attique⁷¹. Les formules de conclusion χέρε, χαῖρε παροδίτα, χέρεστε παροδίτε, et χαῖρε φίλε, *ave, vale viator*, ainsi que μνήμης χάριν et μνίας χάριν sont aussi employées dans certaines inscriptions chrétiennes de Scythie Mineure, autant à la période plus ancienne (IV^e siècle) que plus tard, aux V^e-VI^e siècles ou même après.

Deux inscriptions funéraires en grec, découvertes en Dobrogea, emploient pour dénommer le tombeau le terme de τύμβος et l'une l'expression οἶκος ὁ αἰώνιος. Les inscriptions latines emploient une seule fois le terme de *tumulus* (pl. II/1) et trois fois *memoria* ou *mimoria*⁷², toutes d'origine plus ancienne. Le terme στήλη, employé maintes fois pour la pierre tombale, a été utilisé une seule fois en Dobrogea, dans une inscription d'Ulmetum. Le terme *titulus* qu'on rencontre une fois aussi sous la forme grecque (τήτολος), dans deux inscriptions de Tomis, doit être pris dans le sens d'«inscription»⁷³. On utilisait pour le défunt l'épithète de μακόριος (deux inscriptions de Tomis), employé avec le même sens dans la Grèce classique et dans le monde chrétien⁷⁴. La croyance païenne que l'âme du mort s'élève au ciel étoilé et se transforme en une étoile ou qu'il habite parmi les étoiles, est exprimée par le verbe συναστρέω de l'inscription d'Ulmetum déjà mentionnée⁷⁵. Parmi les autres expressions employées pour exprimer la fin de la vie, certaines comme τελευτᾶ et ἐτελιώθη ou *mortuus est*, rencontrées chacune parfois dans les inscriptions de Tomis et d'Ulmetum, sont également communes au monde païen. Mais d'autres, par contre, sont spécifiquement chrétiennes: *spiritum deo redere, complevit in pace*⁷⁶, μεταξὺ δικαίων ἐφ'ἐλπίδι ἀναστάσεως ἤκαμεν⁷⁷. Les formules liturgiques + Θ(εο)ῦ χάρις et 'Αναπαύει αὐτήν ὁ Θ(εὸς) μετὰ τῶν δικέ[ων], se rencontrent dans la même inscription de Tomis⁷⁸ (fig. 8).

⁶⁸ V. plus haut, note 9.

⁶⁹ 'Ενθάδε κῆτε Παρφόρις, δούλος Χ(ριστοῦ).

⁷⁰ L. Jalabert—R. Mouterde, *op. cit.*, col. 678; G. Kittel, *op. cit.*, p. 276—280.

⁷¹ H. Lietzmann—N. A. Bees—G. Sotiriou, *op. cit.*, *passim*; L. Jalabert—R. Mouterde, *op. cit.*, col. 671.

⁷² Le pluriel de ce substantif dans l'inscription suivante de Tomis, conservée au Musée de Jassy: *Hec mimoriae Victoris et Alaxandriae* (sic!), s'explique, d'après nous, par le fait qu'il se réfère à deux tombeaux. En tous cas le terme *mimoriae* ne se rapporte pas à la stèle funéraire. D. Tudor, SCȘIași, IV, 1953, 1—2, p. 481: *mimoriae* = *crux*. Gr. Anișescu, dans A. Arh, III, fasc. 3, 1929, p. 14: *mimoriae* = *reliquiae*. Notons en passant la ressemblance stylistique existant entre la croix de cette inscription et celle gravée

sur la pierre tombale d'Atala (v. p. 284), provenant l'une comme l'autre de Tomis.

⁷³ H. Lietzmann—N. A. Bees—G. Sotiriou, *op. cit.*, p. 60, n° 30.

⁷⁴ *Ibidem*, p. 39, 40; L. Jalabert—R. Mouterde, *op. cit.*, col. 678; G. Kittel, *op. cit.*, t. IV, Stuttgart, 1942, p. 365—373.

⁷⁵ Οὔτοι συνήστρησαν ἐν τῇ ἐκβάσει ὦρα μιᾶ. C. Daicoviciu, *Epigraphica christiana graeca*, dans le volume «Omăgiu fraților Al. și I.I. Lapedatu», București, 1936, p. 253—256. Cf. H. Leclercq, *Astres*, dans le «Dict. d'archéol. chrét. et de liturgie», I, 2, Paris, 1907, col. 3005—3006.

⁷⁶ CIL, III, 7582, 7584; E. Diehl, *op. cit.*, nos 1610 et 3314.

⁷⁷ Gr. Tocilescu, AEM, XI, 1887, p. 32—33, n° 31.

⁷⁸ D.M. Teodorescu, *op. cit.*, p. 87, n° 66, fig. 78.

L'ancienne et très répandue formule de victoire sur la mort et le mal, IC XC NIKA, n'est apparue jusqu'à présent qu'une seule fois en Scythie Mineure, sur les bras d'une croix tombale d'Axiopolis (fig. 9). Cette formule même rappelle différentes acclamations païennes ⁷⁹.



Fig. 9. — Axiopolis. Croix de la tombe de Ratouslava et de son enfant.

La courte invocation: Κύριε βοήθι, habituelle sur les monuments publics, comme les murs de la cité de Tomis (v. plus haut, p. 268), ou sur des objets d'usage ménager, tels que les couvercles des vases en terre cuite d'Ulmetum et de Dinogetia, imite aussi la terminologie païenne. Il faut dire la même chose aussi des exhortations bacchiques habituelles sur les vases païens ⁸⁰, qui se trouvent aussi sur certains couvercles des vases en terre cuite.

⁷⁹ Cf. F. J. Dölger, *Antike und Christentum*, I, 1, Münster i. W., 1929, p. 23–26; idem, *IXΘΥC*, V, 1, Münster i. W., 1932, p. 35.

⁸⁰ V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, II, p. 352–354, fig. 10–11; le même, dans *AA*, 1915, col. 240, nos 9–10. Le fragment de couvercle dont la photographie a été publiée par V. Pârvan sans aucun commentaire ou reconstitution (*Cetatea Ulmetum*, II, pl.

XXIX/1, no 4), portait une inscription qu'il faut, selon nous, compléter ainsi: [Α]άβε [πῶμα καὶ πίε]. Un autre couvercle de Tomis portait une inscription semblable. Tous ces couvercles de vases, avec ou sans inscriptions, découverts en Dobrogea, formeront l'objet d'une étude que nous publierons séparément. Pour les formules païennes semblables à l'invocation Κύριε βοήθι, cf. L. Jalabert – R. Mouterde, *op. cit.*, col. 687.

Si pour les inscriptions de ces derniers objets il y a des indices qu'elles sont chrétiennes, par contre pour deux autres inscriptions importantes de Tomis, classées jusqu'à présent parmi les inscriptions chrétiennes, nous ne pouvons trouver aucune preuve décisive en ce sens. C'est le cas d'un fragment d'inscription funéraire où l'on dit que celui qui osera ouvrir ce tombeau devra payer au trésor impérial et à la cité de Tomitaines 5 000 deniers⁸¹. D'après son contenu fragmentaire, cette inscription pourrait être chrétienne si l'on admet la leçon *ecclesiae Tomitanorum* au lieu de *civitati Tomitanorum*, comme a proposé R. Netzhammer. Il n'y a aucun indice en ce sens. Par contre, les caractères épigraphiques datent l'inscription de la première moitié du III^e siècle de notre ère, en excluant une telle leçon et son caractère chrétien. Une inscription gréco-latine dont l'expression ζῶν φρονῶν peut se rapporter tout aussi bien à un païen qu'à un chrétien⁸², mais dont les caractères épigraphiques ne semblent pas dépasser le III^e siècle de notre ère, présente une situation semblable. Par contre, dans une autre inscription de Tomis (fig. 4), l'expression *spiritum Deo redere* est le seul élément qui nous aide à classer ce monument parmi les monuments chrétiens⁸³. A part cela, les noms romains *Aur(elia) Ianuaria Ian(uarii)*, *Aur(elia) Domna Ian(uarii)*, comme celui de l'époux de la première, *Fla(vius) Martinus*, la croyance que les parents et les fils se rencontreront un jour dans les « champs élysées », la formule de salut *Ave, vale viator* et la rosette du fronton de la stèle funéraire, sont tout autant d'indices en faveur du caractère païen de l'inscription, bien qu'elle soit certainement chrétienne. Probablement chrétienne d'après le nom Νόνα et d'après les caractères épigraphiques tardifs, est l'inscription suivante de Tomis (pl. I/5): Αὐρήλια Βενερία Συμφόρω συνβίω, συνζήσας ἔτη ι' καὶ τῇ θυγατρὶ αὐτῆς Νόνα· μνίας χάριν⁸⁴.

Il est vrai que pour la majorité des inscriptions chrétiennes de Scythie Mineure, la question si elles doivent ou non être considérées comme telles, n'a plus de sens. Mais nous sommes frappés par l'onomastique gréco-romaine qu'elles ont conservée en grande partie. Les *tria nomina* ne se rencontrent que deux fois, dans l'inscription latine mentionnée ci-dessus. Souvent aussi le nom du père est supprimé. Dans l'inscription de Dinias-Emmanuel de Tomis, on rencontre aussi le nom de baptême à côté du nom païen antérieur. Au lieu du deuxième nom, on utilise parfois le substantif qui indique la profession exercée pendant sa vie par le défunt: Ἰωάννης πραγματευτής, Ἡρακλίδης ἀναγνώστης, *Marcus principalis* etc. Le nom antique ne peut être, comme nous serions tentés de le croire, un indice de l'ancienneté d'une inscription, tout comme le nom chrétien ne peut démontrer sa date tardive. Ainsi, le nom Τιμόθεος apparaît très bien sur une inscription de la seconde moitié du IV^e siècle (v. plus haut, p. 278), tout comme celui de Μάρκελλος sur une autre du VI^e (v. plus bas, p. 282 et pl. I/6), provenant toutes les deux de Tomis.

Parmi les chrétiens identifiés dans les inscriptions de la Scythie Mineure, un petit nombre seulement sont mentionnés avec leur fonction ou leurs occupations. Quelques uns sont de simples soldats, de modestes fonctionnaires civils

⁸¹ CIL, III, 14458; R. Netzhammer, *op. cit.*, p. 75–78, fig. 12. Nous supposons qu'à la première ligne de cette inscription se trouvait le mot *her (edes)*.

⁸² Gr. Tocilescu, AEM, VI, 1882, p. 27, n° 55; VII, 1883 p. 181, n° 40; VIII, 1884, p. 15, n° 43, et p. 18, n° 51; SEG, VI, 1932, nos 428 et 430.

⁸³ Cf. H. Leclercq, « Dict. d'archéologie chrét.

et de liturgie », VII, 1, Paris, 1926, col. 776.

⁸⁴ Cf. AEM, XII, 1888, p. 42, n° 15; SEG, I, 1, 1923, 270; IV, 1, 1929, 116; VI, 1, 1932, 138–140, 403, 524; VIII, 1, 1937, 343; Fr. K. Dörner, *Inschriften und Denkmäler aus Bithynien* (« Istanbuler Forschungen », 14), Berlin, 1941, n° 67.

ou des marchands. D'autres détiennent les plus hauts rangs dans l'armée et l'administration. Il est à remarquer toutefois que les monuments qu'ils nous ont laissés et qui sont, habituellement, des pierres funéraires, ont, en général, un aspect modeste. Plus soignées et mieux ornées sont les stèles funéraires de deux *sagittarii*⁸⁵, morts l'un et l'autre, à l'âge de 25 ans (pl. II/1)⁸⁶, ainsi que celle de l'épouse d'un *principalis* pl. II/2)⁸⁷, sous-officier ou plutôt fonctionnaire municipal, enterrés tous les trois au cimetière de Tomis. A Ulmetum est mentionné le détachement de « *lanciarum juniores* » qui a aidé à la réfection des murs de la cité, à l'époque de Justinien⁸⁸. Un juriste (νομικός), d'origine syrienne mais de nom romain, a été inhumé à Callatis (fig. 7)⁸⁹. Un marchand de vin, d'Alexandrie, qui a trouvé la mort à Tomis⁹⁰ et les « μακελάριοι » de cette dernière cité⁹¹, sont les seules catégories de marchands mentionnés avec leurs occupations, dans les inscriptions chrétiennes de la Scythie Mineure.

Une plaque en marbre a été apposée dans la chapelle funéraire annexée à la basilique du cimetière d'Axiopolis pour Ἀνθοῦσα, ἡ εὐγεν(εστάτη) θυγάτηρ Γ[ιβ]αστοῦ, τοῦ μεγαλοπρ(επεστάτου) κόμ(ητος) (pl. I/3), certainement un *comes limitis* ou un *comes foederatorum*⁹². Sur une autre plaque en marbre de dimensions relativement réduites (0^m62—0^m31) et irrégulièrement taillée, se trouve l'inscription suivante, inédite jusqu'à présent: Ὠδυσσιτᾶνος βικάρις. Ἐνθάδε κατέκειτε Μόρκελλος (pl. I/6). D'après les caractères épigraphiques, l'inscription appartient au VI^e siècle. Inattendue et difficile à expliquer nous apparaît la présence à Tomis de la plaque tombale de ce « vicaire d'Odessos » (Varna), probablement l'un des successeurs de l'ancien vicaire du diocèse de Thrace, après sa division⁹³. Il est possible que cette inscription funéraire n'ait pas été utilisée, car elle n'a pas été terminée. L'emplacement d'une grande croix, laissée libre en son milieu, n'a jamais été sculptée. Ce qui nous frappe en tous cas, c'est la modestie de cette plaque tombale, étant donné le haut rang de celui à qui elle était destinée, même si nous admettons qu'elle devait être fixée par la suite dans une construction funéraire spéciale. Nous avons mentionnés plus haut (p. 268 et 274) le grand préfet (ἐπαρχος) de Constantinople, Gérontios, du VI^e siècle, dont le nom se trouve inscrit sur la seule balance romano-byzantine découverte en Dobrogea,

⁸⁵ Cf. Robert Grosse, *Römische Militärgeschichte von Gallienus bis zum Beginn der byzantinischen Themenverfassung*, Berlin, 1920, p. 16, 94, 107, 335—336; E. Hanton, *Lexique explicatif du Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, dans « Byzantion », IV, 1927—1928, p. 124.

⁸⁶ V. Pârvan, *Contribuții epigrafice*, p. 63; D.M. Teodorescu, *op. cit.*, p. 190—192, n° 18, fig. 25; R. Netzhammer, *op. cit.*, p. 104—107, fig. 30—31.

⁸⁷ I. Micu, dans les *AnD*, XVIII (1937), p. 7—8, n° 15, Cf. *DA*, t. IV, 1, s.v. 1873; Gr. Tocilescu, *AEM*, XIX, 1896, p. 91—92; E. Diehl *op. cit.*, n°s 370—372.

⁸⁸ V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, II, 2, p. 379—384; fig. 23, pl. VII/1. R. Grosse, *op. cit.*, p. 36, 59, 62, 333; E. Hanton, *op. cit.*, p. 102.

⁸⁹ Gr. Tocilescu, *AEM*, XI, 1887, p. 32—33, n° 31; V. Pârvan, *Gerusia din Callatis*, dans *ARMSI*, t. XXXIX, 1920, p. 59.

⁹⁰ Cf. ci-dessus, note 37. Trois ampoules à eulogie, avec la représentation de st. Méneas, dont deux

publiées (I. Barnea, *RIR*, XIII, 3, 1942—1943, p. 38—40), et la troisième inédite (dans la collection du Musée National des Antiquités), trouvées toutes à Tomis, montrent aussi les relations de cette ville avec l'Égypte, aux IV—V siècles.

⁹¹ V. la note 18.

⁹² Gr. Tocilescu, *Fouilles d'Axiopolis*, p. 281, et « *Festschrift O. Hirschfeld* », p. 357. Chez R. Netzhammer, *op. cit.*, p. 121, fig. 39, non seulement la lecture mais aussi le fac-similé de l'inscription sont erronés.

⁹³ Cf. E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, Paris, II, 1949, p. 89—90, 466, 474—475; L. Bréhier, *Les institutions de l'empire byzantin* (« L'évolution de l'humanité »), Paris, 1949, p. 99—100, 109; *DA*, V, 1912, p. 820—825; A. Gitti, *Vicario*, dans l'« *Encicl. Italiana* », Rome, 35, 1937, p. 290. A propos de cette inscription, voir notre article: *Un vicar de Odessos la Tomis*, dans *SCIV*, VIII, 1957, 1—4, p. 347—352.

à Dinogetia, ainsi que les noms des empereurs Anastase et Justinien, dont les grandes constructions en Scythie Mineure sont bien connues.

Comme appartenant à la hiérarchie ecclésiastique, nous rencontrons, à Tomis, au IV^e-V^e siècle, un *presbyter*⁹⁴, dont le nom est, selon nous, *Patricius* (fig. 5/2), et *Paternus*, l'évêque bien connu, dont le nom est gravé sur le grand et précieux plat d'orfèvrerie vers l'an 518 et découvert en 1912 dans les sables de Poltava (v. supra, p. 268). Dans une inscription latine, tout comme ces deux dernières, il est question d'un diacre du nom de *Stefanus* de Bizone (Cavarna, dans la République Populaire de Bulgarie) qui, à l'aide des offrandes bénévoles des fidèles, avait érigé une église en l'honneur des saints Cosme et Damien⁹⁵.

Parmi les différentes catégories de desservants de l'église, nous rencontrons à Tomis un certain Ἡρακλίδης, ἀναγνώστης τῆς ἀγίας καὶ καθολικῆς Ἐκκλησίας, peut-être même de la métropole orthodoxe de Tomis⁹⁶. C'est toujours à Tomis qu'apparaît un titre ecclésiastique plus rare, porté par un certain πραγματευτής (= οἰκονόμος, *actor*), administrateur de « l'église Saint Jean » de la même localité (pl. I/2)⁹⁷.

Une autre question à retenir en relation avec le christianisme en Scythie Mineure, tel qu'il résulte des inscriptions, est celle du caractère ethnique des personnes qui y sont mentionnées. Le meilleur indice à ce sujet, quoiqu'il ne soit pas toujours le plus sûr, est constitué par l'onomastique. Sur 80 noms environ, rencontrés dans les inscriptions chrétiennes de Scythie Mineure, plus de 30 sont des noms grecs et tout autant des noms romains. Cinq environ sont des noms bibliques. Un seul nom, Τάσειος, est illyrien⁹⁸. Κυνδαίας, le martyr de la même inscription d'Axiopolis (v. plus haut, p. 278), est très probablement un autochtone, quoiqu'on manque de preuves certaines en ce sens⁹⁹. Le comte *Gybastes* (*Gerastes?*) est peut-être un goth dont la fille, *Anthousa* (et non *Aniathousa*) a reçu au baptême un nom purement grec (v. plus haut, p. 282). De même, *Gaione*, le père de l'un des deux *sagittarii*, inhumé à Tomis (pl. II/1), est considéré comme étant goth¹⁰⁰. Le nom de *Cassien* était fréquent chez les Syriens (Antioche honorait un saint du même nom)¹⁰¹. A Callatis, le juriste *Symplicius*, fils de *Cassien*, tient à ajouter qu'il est de « nation syrienne » (v. supra, p. 282 et fig. 7). Ἐντῶλιος Κησαρέους de l'inscription d'une architrave de Tomis (fig. 8)¹⁰²,

⁹⁴ CIL, III, 7583.

⁹⁵ E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Vienne, 1906, n° 233; E. Diehl, *op. cit.*, n° 1941.

⁹⁶ D.M. Teodorescu, *op. cit.*, p. 188; V. Pârvan, *Nuove considerazioni sul vescovato della Scizia Minore*, dans « Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia », II, Rome, 1924, p. 133; R. Vulpe, *op. cit.*, p. 345–346.

⁹⁷ Gr. Tocilescu, *AEM*, XI, 1887, p. 59, n° 116; *ibidem*, VI (1882), p. 27, n° 54; XIX, 1896, p. 103, n° 57; « Monumenta Asiae Minoris Antiqua » VI, 1939, nos 204 et 222; « Epigraphica », V–VI, 1–2, 1943–1944, p. 148, n° 2007.

⁹⁸ Radu Vulpe, *Gli Illiri nell'Italia imperiale romana*, dans ED, Rome, III, 1925, p. 131, note 5; Ion I. Russu, *Onomasticon Daciae*, dans AISC, IV, 1941–1943, Sibiu, 1944, p. 201–202.

⁹⁹ P. Ş. Năsturel, *În legătură cu inscripția despre mucenicii de la Axiopolis*, dans « Ortodoxia », VI, 4, 1954, p. 585–587.

¹⁰⁰ V. Pârvan, *Nuove considerazioni*, p. 131.

¹⁰¹ L. Jalabert – R. Mouterde, *op. cit.*, col. 636, 650–651. Cf. H. Marrou, *La patrie de Jean Cassien*, dans « Orientalia christiana Periodica », XIII, 3–4, 1947: « Miscellanea Guillaume de Jerphanion », Rome, II, 1947, p. 588–596.

¹⁰² V. plus haut, note 78. A l'encontre de D. M. Teodorescu et R. Netzhammer (*op. cit.*, p. 94), L. Robert, *Etudes épigraphiques et philologiques* (« Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes »), Paris, 1938, p. 194, lit correctement ce terme. Etant donné que, jusqu'à présent, dans la lecture de cette inscription on a commis aussi d'autres erreurs, nous estimons nécessaire de la reproduire ici encore une fois, avec la leçon que nous croyons correcte: † Θ(εο)ῦ χάρις. Χέρεστε παροδῖτε. Ἐνθάδε κατάκιτε εἰ ἐν [Θ(ε)ῶν ου τιμῆ ζήσασα] ἔτι πεντίκοντα ἔνα. Ἀναπαύσι αὐτὴν ὁ Θ(ε)ὸς μετὰ τῶν δικί[ων...] | Καλλιῶπη Σουλιζέρας (patronymique?), Ἀμὴν. † Ἐγὼ Ἐσντωλιο Κησαρέους γενάμεν[ος...] | τῶν τοῦ Θ(ε)ῶν δοριμάτων ἐκτισα τὸν οἶκον τοῦτον τὸ ἄνω αἰώνιον, δι...

était probablement originaire de Césarée de Cappadoce, les relations plus anciennes entre la Scythie Mineure et ce centre chrétien réputé d'Asie Mineure étant bien connues¹⁰³. Même origine microasiatique ou en tout cas orientale, dénotent les noms de Φόκας et Θέκλα que nous avons lus pour la première fois sur une autre inscription funéraire de Tomis (pl. I/7)¹⁰⁴.

A cause de deux noms touraniens "Αταλα le fils et Τζειούκ le père, se trouvant dans une inscription grecque de Tomis qui appartient aux Ve -VI^e siècles, ce monument a été considéré comme le plus ancien témoignage épigraphique de la présence des protobulgares dans les Balkans¹⁰⁵. Ces deux noms sont, sans aucun doute, touraniens, appartenant à des chrétiens probablement de la tribu des Cutrigures. Celle-ci était, comme on le sait, une branche des Huns qui, après l'effondrement de l'empire d'Attila (453), s'installèrent à partir de la région du Bas-Danube et de la Mer Noire jusque vers le Dnieper. Vers la fin du Ve siècle, les Cutrigures commencent à se confondre avec les Bulgares, quoique ce fait soit contesté par certains historiens et philologues¹⁰⁶. C'est pourquoi les deux touraniens en question sembleraient être plutôt des Huns hellénisés et christianisés par l'église de Tomis. La mission de christianisation des Huns, entreprise vers la fin du IV^e siècle par Théotime I^{er}, évêque de Tomis¹⁰⁷, est par ailleurs connue.

Deux inscriptions découvertes à Axiopolis constituent, d'après ce que l'on connaît jusqu'à présent, les premiers monuments épigraphiques qui contiennent un nom slave. La première est une croix funéraire en calcaire de Cernavoda, dont le texte, en grec provincial et fourmillant de fautes d'orthographe, mentionne une certaine «Ratouslava et son enfant» (fig. 9)¹⁰⁸. En fait de date, l'inscription porte seulement la mention du jour et du mois « 16 août ». Les caractères épigraphiques et la forme du monument témoignent que l'inscription est postérieure au VI^e siècle. Nous sommes d'avis qu'elle ne peut pas être antérieure au IX^e siècle. Cette date convient aussi aux dates historiques. On sait que le IX^e siècle est décisif en ce qui concerne l'influence de la culture de Byzance sur les Slaves établis à l'intérieur et à proximité des frontières de l'empire. Grâce au zèle du patriarche Photius et de l'empereur Basile I (867—886), l'action de conversion des Slaves au cristianisme devient plus intense¹⁰⁹. Ce n'est qu'au IX^e siècle, par suite de la mission des saints Cyrille et Méthode, que prennent naissance l'alphabet et la langue littéraire commune des anciens Slaves. La Ratouslava de l'inscription d'Axiopolis, vivant dans un centre grec et chrétien, s'approprie la langue locale et, passant au christianisme, abandonne le rite de l'incinération spécifique aux Slaves de cette époque¹¹⁰.

¹⁰³ Cf. Ch. Auner, *Dobrogea*, dans le « Dict. d'archéol. chrét. et de liturgie », IV, I, Paris, 1920, col. 1241.

¹⁰⁴ Gr. Tocilescu, *AEM*, VIII, 1884, p. 33, Nachtrag, n^o 2, p. 249 (obs. Th. Mommsen). L'inscription doit être lue ainsi: ... ὁ πατήρ αὐτοῦ Φόκας, | [ἡ θυγά]-
τηρ αὐτοῦ | [Θ]έκλα, ἡ πενθερὰ αὐτοῦ Νόννας (sic!)
κ(α)ὶ ὁ γυνεκάδε|λφος αὐτοῦ | Νόννελος.

¹⁰⁵ V. Bechevliev, *Zwei altchristliche Inschriften*, dans « *Godišnik-Sofia* », VII, 1942, Sofia, 1943, p. 232—234.

¹⁰⁶ L. Halphen, *Les barbares* (« Peuples et civilisations », V), Paris, 1926, p. 33—34.

¹⁰⁷ R. Netzhammer, *op. cit.*, p. 39—42; R. Vulpe, *op. cit.*, p. 339.

¹⁰⁸ Gr. Tocilescu, *Fouilles d'Axiopolis*, *loc. cit.*,

p. 272, 273, 275. Nous présentons la leçon suivante de l'inscription: [I (ησοῦ)ς] X(ριστὸ)ς Νικ[α]. Ἐνθά-
δε κἴτε ἰ δούλοι (sic!) τοῦ Θεοῦ Πατουσλάβα καὶ
τὸν (sic!) τέκνον. Αὐγοῦστου ις. A remarquer les accents que le lapicide a essayé de mettre et qui montrent combien peu il connaissait le grec.

¹⁰⁹ F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, Paris 1926, p. II—IV et *passim*.

¹¹⁰ Cf. Léon Diacon, *Hist. lib.*, IX, 6, Bonn, 1828, p. 149, 150 et les cimetières à incinération des IX^e—X^e siècles, découverts dernièrement à Satu Nou, région de Constanța (B. Mitrea, « *Studii* », Bucarest, II, 1, 1949, p. 146—151), à Histria (inédit) et dans la R. P. de Bulgarie.

Quant à la seconde inscription, nous ne la connaissons que d'après un dessin publié par R. Netzhammer, qui rapporte qu'elle se trouve sur une pierre de la tour d'Ouest de la porte du Sud de la nouvelle cité d'Axiopolis¹¹¹. Nous ne savons pas dans quelle mesure ce texte a été exactement copié. Nos recherches de ces dernières années sur les lieux même, pour identifier cette inscription, sont restées sans résultat. Il semblerait que la pierre ait disparu sans laisser de traces. Vasile Pârvan affirme, le premier, que cette inscription rappelle la période slavo-valaque, étant donné qu'il avait lu sur la pierre le nom de Voïslav¹¹². Le reste du texte n'a pas encore été déchiffré. Quant à nous, en nous fondant sur le mélange de lettres grecques et cyrilliques du texte de l'inscription qui se trouve de part et d'autre d'une croix, et sur la comparaison avec l'inscription mentionnant le nom de Ratouslava, nous attribuons cette dernière inscription d'Axiopolis aux IX^e-X^e siècles de notre ère. Enfin, ce qui doit être remarqué, c'est que les deux noms de ces inscriptions sont caractéristiques chez les Slaves méridionaux.

En fait de conclusion, quelques observations s'imposent d'elles-mêmes. Bien qu'étant plus précieux que tous les autres, les témoignages épigraphiques relatifs à l'ancienneté et à la propagation du christianisme en Scythie Mineure restent néanmoins incomplets, soit que telle fût la situation réelle, soit que nous ne soyons pas encore parvenus à la connaître entièrement. Il résulte des faits que nous connaissons jusqu'à présent, que le plus important centre chrétien était *Tomis*, la métropole de la province. C'est ici même que le hasard a fait découvrir le cimetière paléochrétien, mettant ainsi au jour les pierres funéraires les plus nombreuses. Après *Tomis*, viennent différents autres centres gréco-latins situés sur les bords de la mer et sur les rives du Danube : *Callatis*, *Histria*, *Axiopolis*, *Dinogetia*. Il nous manque pour le moment des traces épigraphiques chrétiennes des grandes cités de *Noviodunum* et de *Troesmis*. Il en est de même, pour d'autres centres, comme *Halmyris*, *Aegyssus*, *Ibida*, *Arrubium*, *Capidava*, etc. A l'intérieur de la province, *Ulmetum* a livré jusqu'à présent un plus grand nombre d'inscriptions que *Tropaeum Trajani*, la « cité des basiliques », où la plus grande partie de la ville proprement dite attend d'être fouillée ; quant au cimetière chrétien, il n'a pas encore été découvert.

On n'a trouvé nulle part quelque inscription qui puisse confirmer avec précision les données des sources littéraires sur l'existence d'une hérésie chrétienne, pas même celle de l'arianisme qui a été embrassé par des empereurs comme Constance et Valens.

Les inscriptions latines représentent un quart par rapport à celles en langue grecque, non pas tant parce que l'élément romain se trouvait en infériorité numérique par rapport à l'élément grec, mais notamment parce que ce dernier était supérieur au point de vue de la culture. Il faut ajouter les communications directes existant entre la Scythie Mineure, Constantinople et les centres grecs de la rive occidentale et même de l'intérieur de l'Asie Mineure, et il ne faut pas oublier le fait que la majorité des inscriptions proviennent de la colonie grecque de *Tomis*. A ce sujet, l'onomastique offre — ainsi que nous l'avons remarqué — un aspect différent et probablement plus fidèle de la situation locale, les noms romains étant à peu près à égalité numérique avec les noms grecs. L'absence presque totale des noms autochtones thraco-daces peut être expliquée pour cette période tardive, par la préférence accordée aux noms romains ou spécifiquement chrétiens. Si les autochtones ont habité les campagnes, ils ont

¹¹¹ R. Netzhammer, *op. cit.*, p. 126, fig. 47.

¹¹² V. Pârvan, dans le BSH, XI, 1924, p. 218.

probablement tardé à connaître la religion nouvelle (*pagus-paganus!*) et même s'ils l'ont adoptée, ils n'en ont laissé aucune trace écrite à cause de leur condition inférieure d'existence par rapport à celle de leur maîtres. Il en est de même pour les tribus en migration qui passèrent au christianisme.

En Scythie Mineure, le christianisme étant d'origine orientale, il entretenait des relations suivies avec le monde grec d'Asie Mineure, de Thrace et de Macédoine, auxquelles s'ajoutent des liens lâches avec la Syrie et l'Égypte, sans interrompre un seul instant les relations avec le monde latin. Toutes ces observations sont valables jusqu'à la fin du VI^e siècle. Après cette date, un monde différent lui succède que les recherches archéologiques entreprises dernièrement dans notre pays s'efforcent de faire connaître de mieux en mieux.

I. BARNEA